

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSE DU MEURTRE

Il le trouva sous les arbres du jardin, se promenant avec sa fille, qui toute pâle et languissante, s'appuyait à son bras.

De loin, ils virent Valentin qui s'approchait.

Bérenère trembla.

Elle ne l'avait pas revu, le jeune homme, depuis la mort de Séverac, et elle l'aimait depuis ce jour-là, bien qu'il fût perdu pour elle, davantage, pour tout ce qu'il avait souffert, pour le désespoir que lui causait la mort d'un père aimé, pour la honte imméritée qui venait de l'atteindre.

Daniel lui dit tout bas :

— Peut-être ferais-tu mieux de rentrer, mon enfant. . . .

Mais elle mit tant de supplications dans son regard, il y avait de si grosses larmes dans ses yeux, qu'il n'osa insister.

— Oh ! mon père ! dit-elle. . . . Vous savez bien que je l'aime toujours. . . . Je ne puis pas ne point l'aimer. . . .

Valentin s'arrêta devant Daniel.

Il était un peu interdit par la vue de Bérenère.

Il ne s'attendait pas à la rencontrer.

Ils n'échangèrent qu'un regard, mais ils y mirent toutes leurs pensées, tout leur amour, toute la vie qu'ils se donnaient mutuellement.

Monsieur d'Hautefort, dit le jeune homme avec une infinie tristesse, je ne me serais point présenté devant vous, si je n'avais eu pour cela un grave motif, car je sais que ma présence ici pourrait être mal interprétée en laissant croire que vous n'abandonnez pas les projets formés par mon père et par vous. . . .

— Mon enfant, dit d'Hautefort, ému, notre maison sera toujours la vôtre ; notre cœur n'a pas changé pour vous. . . . Et je voudrais vous demander si, dans le fond de vous-même, vous ne gardez pas de rancune contre l'homme qui, en faisant son devoir, a été la cause indirecte de la mort de votre père. . . .

Valentin passa lentement la main sur son front.

— Oui, dit-il. . . . un moment je vous ai rendu responsable. . . . J'ai été si malheureux !. . . . Mais j'ai compris que c'avait été pour vous un devoir pénible. . . . Hélas !. . . . j'ai compris que vous auriez tout fait pour le sauver. . . . Il n'y a pas de haine dans mon cœur. . . . Seulement, je persiste à être convaincu de l'innocence de mon père. . . . Et c'est précisément cette conviction qui m'amène auprès de vous. . . .

— Parlez, Valentin. . . . Cette conviction vous honore. . . . Elle prouve combien votre père avait su se faire aimer de vous.

Valentin garda un moment le silence, car le souvenir de son père lui faisait monter des sanglots à la gorge.

Elle était si récente, cette catastrophe !

— Je ne veux pas que la mémoire de mon père et le nom que je porte restent pour toujours déshonorés par cette accusation. . . . Et je suis déshonoré aujourd'hui, fit le jeune homme d'une voix sourde. Tout le monde s'éloigne de moi. Les amis que j'avais hier ne me connaissent plus, à présent. Toutes les maisons que je fréquentais me sont fermées, et c'est pour cela que je me présentais ici avec tant de crainte. Je sens, dans la foule même des indifférents, lorsque je traverse la ville, des regards de curiosité et de pitié. Les hommes veulent savoir comment je supporterai mon malheur. On me plaint, sans doute, je ne veux pas qu'on me plaigne. Je veux me rendre compte de ce qui s'est passé, prendre connaissance des indices qui ont formé votre conviction, chercher, fouiller, deviner, attendre ! Ma vie ne peut plus avoir d'autre but que de rendre l'honneur à mon père. . . . Ma vie s'écoulera, tout entière s'il le faut, à remplir ce devoir. Rien ne me lassera, rien ne me découragera. Et j'y arriverai ! Ah ! je lis dans vos yeux, monsieur d'Hautefort, que vous ne me croyez pas. Vous seriez coupable si votre conviction n'était pas rebelle à mes espérances. J'y arriverai, je le sens, je vous le dis, mais pour cela j'ai besoin de votre concours. . . .

— Il vous est promis d'avance. . . . Vous n'en doutez pas ? . . .

— J'étais bien sûr que vous ne me refuseriez pas.

— Que désirez-vous de moi ?

— L'arrestation de mon père a été faite si brusquement, sa mort a été si foudroyante, que je n'ai pas eu le temps de causer avec lui, de l'interroger, de l'écouter. Vous est-il possible, monsieur d'Hautefort, de me communiquer le dossier de cette triste cause ? . . . J'en pren-

drai connaissance. . . . S'il le faut et si vous le permettez, je copierai ou je ferai photographier les pièces principales. . . . puis j'irai où Dieu me conduira.

— J'y consens.

— Merci, monsieur, merci.

— Venez demain au Palais. Je mettrai le dossier complet à votre disposition.

Valentin se tourna vers Bérenère silencieuse, avec une indécible émotion.

— Monsieur d'Hautefort, deux espérances peuvent me soutenir dans ce que je vais entreprendre : la première est celle de rendre à mon père son honneur intact ; la seconde, lorsque le nom de Séverac sera redevenu ce qu'il était, pur de toute tache. . . . est celle d'être le mari de Bérenère. . . .

La première dépend de moi, la seconde de vous. . . . Ne me l'enlevez pas. . . . car Bérenère m'aime toujours. . . . je le vois à ses yeux. . . . elle n'a point de secrets pour vous. . . . elle vous l'a dit, j'en suis sûr. . . . Moi, je l'aime à mourir pour elle. . . . Laissez-moi l'espérance, monsieur d'Hautefort.

Daniel lui tendit spontanément les mains :

— Espérez ! dit-il.

Et Bérenère, étreignant le juge dans ses bras, cachait sa tête sur sa poitrine pour dérober ses larmes.

— Et moi, dit-elle, moi aussi, Valentin, je vous aiderai dans vos recherches autant qu'il sera en mon pouvoir. Je ne sais si je pourrai vous être utile, mais je prierai pour que Dieu vous fasse réussir. Et si vous voulez bien, au fur et à mesure de vos recherches, me faire part de vos espérances, peut-être cela vous encouragera-t-il ? . . .

— Oh ! Bérenère, vous ne pouviez me donner une plus grande preuve de votre amour. . . .

Et au juge :

— Ainsi, demain, monsieur d'Hautefort, vous me communiquerez ce dossier ?

— Demain.

— Merci !

Il serra de nouveau les mains de Daniel, bien tendrement il regarda Bérenère au fond des yeux, avec un sourire mêlé de larmes, et il s'en alla.

Le soir, devant tout le monde, Bérenère raconta cette visite, en disant quel en était l'objet.

Aux premiers mots, Clotilde prêta l'oreille.

Bérenère disait à Jean-Joseph attentif :

— Il veut réhabiliter son père. . . . il ne vivra plus que pour cela désormais. . . .

— Je crains beaucoup qu'il ne se trompe. . . .

— Tu crois, grand-père, à la culpabilité de M. Séverac ?

— Toutes les apparences étaient contre lui.

— Eh bien, moi, dit-elle avec exaltation, je ne sais si mon amour pour Valentin me porte à partager sa croyance, mais quelque chose me dit que son père est victime du hasard. Il n'est pas coupable ! Voilà pourquoi je le soutiendrai dans sa noble tentative. Voilà pourquoi je voudrais l'aider. . . . chercher partout avec lui. . . . découvrir des indices ignorés de mon père. . . . deviner où se cache le meurtrier. . . . aller le tirer de sa retraite et le traîner devant son juge, pour qu'on le punisse, ah ! pour qu'on le punisse à la face de tous. . . . et pour qu'on rende ainsi l'honneur à ce pauvre homme que le déshonneur a tué.

Clotilde regardait sa fille avec des yeux épouvantés.

Elle n'avait pas prévu cette nouvelle et terrible complication : sa fille essayant de retrouver le meurtrier de Lafistole pour le livrer à la justice, sans se douter, la malheureuse enfant, que ce meurtrier était sa mère ! . . .

Valentin, passe encore : il s'agissait de son père !

C'était son droit.

Mais Bérenère ! . . .

Et pouvait-elle l'en empêcher ? Où prendrait-elle le courage de lui dire : " Tu te trompes, M. de Séverac était coupable ! Tes recherches seront infructueuses ! "

Dans sa bouche, ces paroles eussent été autant de blasphèmes.

Déjà, elle se reprochait comme un crime d'avoir laissé planer le soupçon sur un innocent, et comme un crime plus grand encore de ne point le laver de cette honte, l'innocent, maintenant qu'il était mort.

Elle voyait souffrir autour d'elle ceux qu'elle aimait.

Séverac était mort à cause d'elle.

Bérenère souffrait parce qu'elle aimait Valentin.

Valentin pleurait la mort d'un père adoré et respecté.

Et c'était à cause d'elle tout cela ! Toutes ces catastrophes, elle en était l'auteur.

Son cœur était rongé par le remords et l'inquiétude.

Et elle allait être obligée d'applaudir à ces efforts.

Et si Valentin ne paraissait pas, ce serait Bérenère qui viendrait lui dire, les yeux brillants d'espérance :